Petite Bibliothèque Surannée

LÉONARD

—

IDYLLES
ET
Poèmes Champêtres

Choisis et précédés d'une Introduction

PAR

EMILE HENRIOT

A PARIS
hez SANSOT, Libraire, rue de l'Éperon, 7 et 9
près le départ des carrosses
d'Orléans

—

MCMX

IDYLLES

ET POÈMES CHAMPÊTRES

DE LÉONARD

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 5,
et douze exemplaires sur Hollande, numérotés de 6 à 17.

N° [redacted]

Petite Bibliothèque Surannée

LÉONARD

IDYLLES
ET
POÈMES CHAMPÊTRES
CHOISIS

ET

précédés d'une introduction

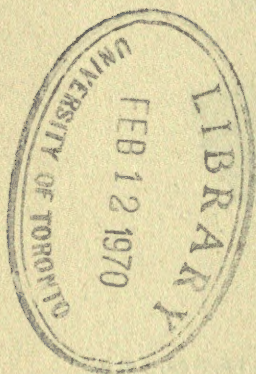
PAR

EMILE HENRIOT



A PARIS
Chez SANSOT, Libraire, rue de l'Eperon, 7 et 9,
près le départ des carrosses
d'Orléans

MCMX


UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
FEB 12 1970



LÉONARD

Il y a toujours quelque ridicule, ou du moins de la pédanterie, à découvrir un poète ignoré. Mais puisque le goût du jour donne dans le méconnu, le précieux et le rare, voici un petit poète du XVIIIe siècle qui est assez agréable ; et il m'a semblé que l'on pourrait, par aventure, en relire encore aujourd'hui quelques vers sans déplaisir.

Ce n'est pas que Léonard soit un grand poète. Il n'a point d'invention, sa langue n'est pas d'une richesse extraordinaire, ses images ne sont pas un sujet d'étonnement par leur nouveauté. Mais Léonard, si l'on excepte Chénier, est assurément de nos jours le plus lisible de tous les petits poètes du XVIIIe, qui le sont peu.

*
* *

Nicolas-Germain Léonard naquit à la Guadeloupe le 16 mars 1744. Son père était procureur au Conseil supérieur

de l'Ile. Il vint sans doute très jeune en France, où il fit ses études. De très bonne heure il prit le goût de la poésie. A dix-huit ans, l'Académie de Rouen le couronnait pour un poème sur les idées religieuses.

Il semble que Léonard mena pendant quelque temps une vie assez agréable, gaie, légère, cultivant à la fois les muses et l'amour, ce qui lui permit de publier en 1766 un premier petit recueil d'Idylles morales *qui lui valurent d'être traité « d'honnête enfant et de pauvre diable » par Grimm — et par ailleurs de goûter à l'amertume de la vie, lorsque à vingt ans l'on est contrarié dans ses passions. L'on ignore l'aventure qui toucha si fort le cœur de Léonard : il est difficile d'y insister, les détails manquent. Toutefois à l'aide de quelques indices et en feuilletant les* Lettres de deux Amants habitants de Lyon, *roman de Léonard qui parut en 1783 et la* Nouvelle Clémentine ou Lettres de Henriette de Berville *(1774) on peut prendre une idée assez vague de l'histoire romanesque de Léonard et de ses amours, qui le blessèrent si profondément et dont le souvenir devait le suivre jusqu'au tombeau, où il arriva d'une façon mélancolique et prématurée à quarante-huit ans.*

Léonard était le familier du marquis de Chauvelin. Aimable, jeune, il savait se rendre indispensable, dessinait, chantait avec une assez jolie voix des chansons légères dans le goût de celle-ci :

La belle Alcimadure
Allait un jour chantant :
Dans toute la nature
Il n'est rien de constant...

Cela nécessitait un accompagnement d'épinette ou de clavecin. C'était charmant.

C'est probablement dans une des réunions que donnait Madame de Chauvelin que l'agréable Léonard rencontra celle qu'il tenta (malheureusement, ce me semble) d'immortaliser sous le nom d'Henriette de Berville. Il l'aima de suite. Il lui écrivit et son audace fut récompensée. Il fut aimé de la jeune fille, et pendant un an, tous deux se virent dans un château des bords de l'Orge où elle habitait avec sa mère. Cette femme cruelle pensa toutefois qu'il était bon que sa fille épousât quelque gentilhomme dont la fortune et le titre fussent congruents. Léonard était pauvre et sans noblesse. Il ne pouvait prétendre à la main d'Henriette. Celle-ci refusa le prétendant qu'elle devait à sa mère ; on l'enferma dans un couvent. Et elle y mourut de désespoir.

Léonard a raconté ces tristes amours dans la Nouvelle Clémentine, *roman qui parut en 1774 et dont le succès fut assez médiocre pour qu'il en put tirer une seconde mouture,* Lettres de deux amants habitants de Lyon, *qui eut par contre une certaine vogue. De beaux yeux pleurèrent ; les femmes sensibles avaient ce livre entre les mains. On le traduisit en italien et en anglais.*

« Ces lettres ne sont point le fruit de l'imagination, disait Léonard dans l'avertissement de la Nouvelle Clémentine. *Tous les détails en sont vrais ; l'évènement qui les termine est arrivé en 1772. » Faute de renseignements plus précis, nous sommes bien obligés d'en croire les écrits du poète.*

Néanmoins on peut lire dans la correspondance de Grimm à l'année 1770, le passage suivant : « On dit que M. Rous-

seau a été tenté de mettre au théâtre une autre scène fort tragique qui vient d'arriver à Lyon, mais qu'il a ensuite renoncé à ce projet. Un jeune homme et une jeune fille, celui-là maître en fait d'armes, italien de naissance, celle-ci fille d'un aubergiste fort à son aise, avaient pris l'un pour l'autre la plus forte passion. Les parens leur ayant annoncé que leur mariage ne pouvait avoir lieu, et qu'ils ne seraient jamais l'un à l'autre, les jeunes gens, revenus de leur première douleur, se jurent une foi éternelle ; et pour rendre leurs sermens indépendans des événemens, ils prennent jour ensemble, se parent comme deux victimes, se rendent à la campagne près de la ville, dans une chapelle, et là, agenouillés devant l'autel, ils se tirent chacun un coup de pistolet en se tenant étroitement embrassés... Des lettres écrites de Lyon par des personnages respectables assurent la vérité de ce fait singulier et bizarre, avec tous ses détails...»

Et une note du supplément à la correspondance de Grimm donne ce renseignement complémentaire: « Le funeste événement arrivé à Lyon, dont parle Grimm, est celui qui a fourni à M. Léonard le fond des Lettres de deux Amis de Lyon...»

Quoi qu'il en soit, que Léonard ait raconté dans son livre sa propre histoire, ou qu'il y ait mêlé des sentiments personnels à une anecdote qui avait défrayé la chronique, c'est assurément pour s'arracher à de tristes souvenirs qu'il sollicita de son protecteur, le marquis de Chauvelin, une place qui lui permit de vivre avec assez d'indépendance en même temps qu'elle lui donnerait de quoi subvenir à ses besoins.

Le marquis de Chauvelin, fils de l'ancien garde des sceaux, était maître de la garde-robe de Louis XV. C'était un

homme d'esprit, aimable, un peu poète et qui avait du goût. Il fit attacher Léonard à M. Sabatier de Cabre, chargé d'affaires de la France à Liège, en qualité de secrétaire d'ambassade. Cela se passait en 1773.

Les relations entre le Prince Evêque de Liège et la Cour de France étaient fort cordiales et se bornaient à peu de choses. Pendant les absences de M. Sabatier de Cabre, qui se répétèrent plusieurs fois, Léonard fit l'intérim. Ce n'était pas très compliqué. Notre poète y mit beaucoup de zèle et d'application ; il s'en tira bien. Si bien qu'il gagna l'estime et l'amitié du Prince Evêque. Celui-ci appréciait fort les petits poèmes de Léonard, qui lui avait offert un bel exemplaire de ses Poésies Pastorales. *Pour lui en marquer son contentement, le Prince Evêque voulut donner à Léonard une tabatière en or, agrémentée d'une miniature qui le représentait. Il pria Sabatier de Cabre de bien vouloir la lui transmettre. Mais le diplomate, par excès de scrupule, ne pensa point qu'il convenait de l'accepter sans un avis du ministre des Affaires étrangères. C'était alors M. de Vergennes. Ce simple présent motiva toute une correspondance entre le ministre et le chargé d'affaires ; enfin Léonard eut la permission de recevoir la tabatière — et il put remercier en même temps que le Prince Evêqne M. de Vergennes pour les bontés qu'il lui témoignait de la sorte.*

Entre temps, Léonard continuait d'écrire. Il publiait le Temple de Gnide, *imité de Montesquieu et dédié « aux mânes de M. de Chauvelin » qui était mort subitement à la table de jeu de Louis XV, dont ce prince fut fort affecté ; la* Nouvelle Clémentine *en 1774 ; puis, dans l'*Almanach

des Muses *et le* Mercure de France, *des poésies qu'il recueillit dans l'édition des* Idylles et poésies champêtres, *ornée de gravures, en 1775. Une édition de luxe en parut à la Haye en 1782.*

En plus de cela, Léonard employa ses loisirs diplomatiques à composer un long Mémoire historique sur l'Etat de Lièges, *qui demeura manuscrit.*

La santé du poète n'était pas excellente. Il profita du départ de M. Sabatier de Cabre, remplacé par le marquis de Sainte-Croix, pour quitter Liège, le huit décembre 1782 et il revint en France. Il pensa que l'air du sol natal conviendrait à sa langueur. Il s'embarqua pour la Guadeloupe en 1783 ; et c'est à cette époque qu'il écrivit sa Lettre sur un voyage aux Antilles, *qui est un charmant petit ouvrage.*

Léonard quittait la France avec peine, ou du moins, s'il faut en croire les premières lignes de son Voyage, *c'est une dame qu'il y regrettait, celle-là même à qui est adressée cette lettre. Mais la vue de la mer où il était né lui procura une impression délicieuse. La traversée, quoique longue, n'était pas trop pénible.*

A la hauteur des Canaries, le ciel devient plus aimable ; des étoiles nouvelles et plus brillantes que les nôtres y mettent leurs vives lueurs. Les nuits sont alors fort belles. Que Léonard y devait prendre de plaisir !... Autour de lui les passagers jouent, dansent et rient...

« Représentez-vous, dit-il, dans ce moment une troupe de fous dansant au son du violon. Il est impossible d'exprimer le charme que l'instrument répandait dans ce vaste silence et au milieu de ces déserts. Assis sur le bord du navire, immo-

bile, regardant la lune, je me retraçais des temps heureux. Une mélancolie délicieuse me ramenait dans les plaisirs de ma jeunesse. Aux airs de certaines contre-danses, qui venaient quelquefois me frapper l'oreille, mon cœur se reportait sur des souvenirs attendrissants, et les larmes coulaient de mes yeux. Je crois que cette sensation vive et pénétrante pouvait naître aussi du contraste singulier de notre état d'inquiétude avec la gaité d'un bal. D'ailleurs j'avais souvent éprouvé le même effet dans les campagnes, quand j'entendais, de loin, les chants d'uae romance, ou les sons de quelque instrument. L'émotion me gagnait insensiblement ; je rêvais, je m'oubliais, et la nuit me trouvait encore occupé de cette mélodie rustique... »

De pareils moments sont faits pour plaire au cœur d'un Léonard. La vie du bord est facilement monotone, malgré les divertissements que l'on prend pour tromper l'ennui de la mer et du ciel. Le moindre événement excite un grand intérêt. Une épave que l'on rencontre, un vaisseau que l'on croise, et avec lequel on fait route pendant quelques jours : cela distrait.

Enfin, entre un banc de poissons volants et un nuage, l'on distingue bientôt la terre.

« .... A la chûte du jour, on vit Marie-Galante, La Désirade et la Guadeloupe. On apercevait la fumée des habitations de cette dernière île, et une teinte de verdure qui charmait des yeux fatigués depuis six semaines du spectacle uniforme de la mer. La lune se leva derrière les montagnes, et jetta une douce clarté dans leurs mornes sauvages dont elle tranchait les ombres. Quelques lumières se montraient faible-

ment dans ces grandes solitudes ; on distinguait des barques de pêcheurs près du rivage... »

Dès qu'il eut goûté à nouveau l'atmosphère natale et la douceur de vivre dans les endroits de sa petite enfance, Léonard n'aspira plus qu'à y rester. La place de Procureur du Roi était devenue vacante, par suite du départ de M. Dubuc de Saint-Olimpe. Léonard y prétendit. Il vint en France en 1784, pour faire agir ses protecteurs et ses amis. La marquise de Chauvelin lui fit obtenir ce qu'il désirait : il y a aux archives des ministères des affaires étrangères, de la marine et des colonies, de nombreuses lettres qui témoignent des amitiés puissantes qu'avait le poète à la Cour. Il était aimable, on l'aimait donc. Léonard retourna en juin 1785 à la Guadeloupe, en qualité de lieutenant du juge à la sénéchaussée de Pointe-à-Pitre. Un brevet royal confirmait sa nomination.

Dès les premiers temps, ce fut presque le bonheur. La nature de ces pays est riche et belle. L'aisance règne chez les planteurs, leurs esclaves eux-mêmes sont contents de leur sort. Léonard donne un charmant petit tableau de la vie des habitants de l'île, dans son Voyage aux Antilles :

« ... J'arrivai par une avenue de galbas qui forment sept allées majestueuses. C'est une volupté d'être au point du jour sous ces grand arbres, et d'y entendre le chant des merles, des grives et des ortolans, qui font un ramage aussi doux que celui des oiseaux du printemps... J'admirai le gommier dont la tige droite et magnifique ressemble aux plus hauts mâts des navires. Quand on coupe son écorce, elle répand des ruisseaux d'une gomme blanche et gluante. Les résolus me charmaient

par la grandeur et l'élégance de leurs formes ; ils s'élevaient en belles girandoles ; leurs branches projettées en parasol et couvertes d'un feuillage touffu, représentaient un lustre en pyramide...

« De jeunes esclaves s'occupaient dans la maison à dépouiller le mill ; c'était une veillée champêtre. Elles firent une chanson dont je fus le héros : je me trouvais en pays de connaissance avec des poètes. Leurs couplets n'avaient ni rime ni mesure, quatre mots les faisaient chanter pendant une heure ; mais elles avaient le mérite d'improviser sur-le-champ, et, comme Mascarille, elles dansèrent ensuite leur chanson... Les voix douces des femmes, leur chant composé de sept ou huit notes, qui riment sans cesse, et la mélancolie de leur musique, ont quelque chose d'attendrissant ; elles forment un chœur à part, et les nègres chantent alternativement avec elles... »

Voici un petit portrait du créole, qui paraît plein de justesse :

« On trouve généralement en nous de l'énergie par accès ; des vertus de tempérament qui n'ont point de suite ; des éclairs d'esprit qui s'éteignent dans la nuit de l'indolence ; une médiocrité passive qui ne nous laisse déployer ni de grands talents ni de grands vices ; un sentiment de mollesse, accru par le dégout des obstacles et par l'amour du repos ; un défaut de mémoire et une langueur d'imagination, qui peuvent venir de la faiblesse de nos organes... »

C'est le portrait de Léonard lui-même.

Il semble que la vie lui devait devenir meilleure. Il n'en fut rien.

Quelles que fussent les raisons qu'il avait d'être heureux, Léonard ne l'était point. Sa santé, déjà irrégulière lorsqu'il était à Liège, ne se raffermissait pas. Bien plus, l'affection nerveuse dont il était atteint croissait de jour en jour. Il avait la nostalgie de l'amour, un vaste appétit du bonheur qu'il poursuivait sans cesse et ne pouvait atteindre, en quelque lieu qu'il fut.

Il obtint plusieurs congés de convalescence qu'il vint passer en France. Les amis qu'il y avait laissés l'accueillaient avec joie. Aimable auprès des dames, avec dans les yeux une certaine langueur propre aux créoles et qu'y met le regret du lointain rivage et d'un ciel plus clément que le notre, un peu timide, de cœur sensible, d'esprit assez vif, on le voyait toujours avec plaisir.

Il profita de son séjour à Paris, en 1787, pour revoir la quatrième édition de ses Œuvres, deux charmants petits volumes, ornés d'illustrations agréables, et sortis sur papier bleu de ciel des presses de chez Prault, imprimeur du roi.

La poésie était la vraie affaire de Léonard. Pour ses fonctions de juge, il semble qu'il les ait fort mal remplies : ou du moins d'une manière assez relachée. Venu dans l'ile avec les idées de la nouvelle philosophie, très attaché à donner le bonheur à l'homme, Léonard se heurta dès le début aux réclamations des planteurs qui ne voulaient pas d'innovations. En 1790, lorsque des dissentions éclatèrent entre les indigènes et les colons, Léonard tenta de les concilier. Il échoua. Par ailleurs on se plaint qu'il soit inexact et peu régulier.

Ces difficultés n'étaient point pour convenir au pauvre Léonard, déjà si susceptible, si inquiet. Lacour, dans son

Histoire de la Guadeloupe,*et le* Journal de la Guadeloupe *disent que Léonard manqua d'être assassiné. Je n'ai rien trouvé qui put apporter quelque lumière sur ce point.*

Il revint en France en octobre 1792, pour y passer un congé nécessité par sa santé de plus en plus défectueuse. Il pensait quitter de terribles ennuis pour une paix charmante, il écrivait dans une élégie :

Enfin je quitte ces orages,
Les dieux ont pitié de mon sort...

Il tomba en pleine Révolution. Le monde aimable qu'il avait quitté quatre ans auparavant, comme il était changé ! Qu'allait-il devenir au milieu de ces farouches patriotes, lui, l'agréable peintre d'idylles, l'inutile chanteur d'élégies !

Il repartit avant l'expiration de son congé. A Nantes, peu de temps avant de s'embarquer, il tomba malade : il mourait à l'hôpital, le 26 janvier 1793, le jour même fixé pour le départ du navire qui devait l'emporter. Ainsi vécut cet homme aimable qui fut bien de son temps et que le souvenir tenace d'un amour malheureux mena doucement au tombeau.

* * *

*Léonard est le seul des petits poètes du XVIII*e *siècle qui ne soit pas absolument ennuyeux. Ce n'est point qu'il eut du génie, loin de là. Mais à une époque où Collé reprochait à Voltaire de mettre trop de couleur dans sa poésie et proclamait que le but du poète est de faire « de l'invention et des caractères »,à l'époque où triomphent les petits vers de Dorat, de*

Bernis et de Berquin ; de Saint Lambert, de Ducis et de Le Tourneur, il n'est pas sans mérite de sentir la nature avec assez de justesse et de rythmer d'autres vers que ceux de la Pucelle *ou de* Vert Vert.

Je ne prétend point par là que Léonard soit original. Mais ses qualités (il en a) sont bien à lui et le mettent en dehors des petits poètes de boudoir et de ruelles — en dehors et au dessus. Il faut noter l'influence qu'exercèrent sur lui Thompson, Goldsmith et Gessner, qui fut son ami. Celui-ci jouissait alors d'une vogue énorme. Léonard le prit pour maître et témoigna d'une grande admiration à son sujet. J'avoue que je préfère les imitations à l'original. L'alexandrinisme allemand n'est guère heureux. Gessner est soporifique. Léonard fréquentait aussi beaucoup Virgile dont il mit en vers quelques églogues, Théocrite, Bion, Properce et Moscus. Tibulle et Sapho le touchèrent également. On retrouve leur influence dans ses premières poésies. Plus âgé, plus mûr, sans jamais être très personnel, Léonard tire ses sujets de lui-même et de ses propres sentiments. C'est là qu'il donne sa mesure.

Sa versification est facile. Je sais bien que la facilité est détestable ; mais au XVIIIe c'est le plus grand charme de la poésie, qui n'était rien moins que poétique : ni artiste, ni plastique, ni musicale. Celle de Léonard est du moins coulante, mélodieuse même. Elle a l'avantage d'être simple, elle ne se cherche pas — pas assez, le plus souvent.

Ses chansons sont fort agréables.

Celle-ci semble quelque légère poésie de Musset :

Elle avait un chapeau de rose
Un corset blanc
La collerette à demi-close
Le sein tremblant,
Les cheveux flottants autour d'elle,
Et les pieds nus,
Dans ce désordre elle était belle
Comme Vénus...

Son vers, encore qu'il ne soit pas d'une matière marmoréenne, a de la grâce et de l'agrément dans sa mollesse. Il tire ses qualités de ses défauts. Il est nonchalant et vague. Léonard entremêle habilement les coupes ; ses vers libres, comme ceux de La Fontaine, n'ont pas le rythme parfois sautillant des Fables. *Ils sont plus mous, plus flottants, moins précis ; ils n'ont pas leur admirable vivacité.*

Sa langue est déplorablement lache. Il cheville ; il abuse de l'épithète, du diminutif, du terme inexact. Ce sont les vers faciles d'un homme paresseux : des vers de créole. On dirait presque des vers de femme. Grimm l'a vu, à propos de sa prose : « Ce qu'il y a de singulier, dit-il, c'est que M. Léonard a le style et le ramage d'une jeune et jolie femme sans idées... » Léonard réussit assez bien le petit poème court, la chanson, l'élégie. Dès qu'il aborde les grande sujets il devient insipide, il sent l'école. Son Temple de Gnide, *ses* Saisons, *malgré quelques images heureuses, sont ennuyeux. C'est alors un petit poète quelconque du XVIIIe — c'est-à-dire le contraire du vrai poète. Il est Berquin, il est Dorat, il est Bernis. Autant le laisser dans l'ombre. Mais ce qui donne quelque valeur à Léonard, à travers les défauts de son époque, malgré*

ses accessoires ridicules (comme tous les accessoires poétiques au bout de cinquante ans : question de mode)(1) ses faiblesses de verbe et de composition — c'est le sentiment.

Il avait une âme tendre — il était sensible, comme l'on disait vers 1770. Nous avons vu qu'il fut blessé : il exhala ses plaintes doucement et beaucoup plus par le ton général de ses poèmes, que par un cri de douleur ou de révolte. Il n'est pas Ovide, mais il n'est pas Chatterton. Il y a une place entre les deux : Léonard l'occupe.

Il est mélancolique, sans doute parce qu'il n'a pas la force d'être amer. C'est un petit élégiaque.

Il y a de ces natures, qui touchées par le destin, et résignées par manque de ressort, ou indifférence, ou scepticisme (ne pas croire à l'importance universelle de sa douleur, quelle puissance !) n'insultent pas l'amour, ni les dieux, ni le sort. Elles savent que la révolte est vaine ou bien s'avouent au dessous de la fatalité. Elles souffrent vivement au moment où la douleur les frappe ; puis quand le temps est venu adoucir la plaie, leur malheur devient supportable. Toutefois la vision qu'elles ont du monde extérieur s'en ressent, et leur gaité même est mélancolique. Le souvenir des plaisirs leur est un sujet de tristesse : parce qu'ils ne sont plus. Elles ont comme un sixième sens, aigu et douloureux, le sentiment de la fuite du temps.

---

(1) *Les moutons, les rubans et les bergeries de Léonard (des bergeries où il manque le loup, a dit un plaisant) au fond, valent bien les lacs, les nacelles romantiques, les lotus parnassiens, les licornes symbolistes — voire même, nos flutes virgiliennes, nos lauriers et nos roses !*

Toutefois elles aiment à parler de leur douleur : elle leur devient nécessaire. Elles en tirent comme une sorte de gloire. Elles vivent avec, elles l'entretiennent, elles en font l'objet d'un culte secret, dangereux et délicieux : c'est de cela que naît la poésie du souvenir. Plaisir amer, et qui tue. Léonard en est mort.

Léonard est de ces nature. Un Byron demande à l'univers d'autres raisons de vivre, un Keats se laisse mourir, un Vigny s'exile. Lui, Léonard, il s'abandonne à sa destinée. Question de tempérament.

Par sa façon de sentir et de s'exprimer, Léonard est plus près de nous que ses contemporains. Ils furent spirituels, il est sentimental. Au XVIIIe siècle, on les compte.

Il est plus près de nous parce qu'il sent la nature comme nous pouvons la sentir : non pas pour elle-même, mais à cause de tout ce qu'il y met. Il l'aime parce qu'elle est le témoin, parce qu'elle est pour lui le vivant souvenir.

Qu'il peigne dans ses vers les riches paysages de son pays natal, ou les bords fleuris de l'Orge, les bosquets de Romainville et d'Arpajon, c'est lui Léonard qui occupe le centre de ces petits tableaux, soit que l'image de la bien aimée disparue vienne troubler sa rêverie, soit que, — lentus in ombra, — *il porte ses regards*

Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage

et compare sa destinée à celle des autres hommes...

Il semble bien que Lamartine l'ait fort aimé, dans sa jeunesse. L'amant d'Elvire disait avoir beaucoup lu Parny ; mais il

ne parle point de Léonard. Est-ce oubli, — ou la conscience de ce qu'il lui doit le retient-il ?

C'est un des mérites de Léonard de faire quelquefois songer à Lamartine. Ceci n'est pas pour diminuer la gloire de ce grand romantique — mais il me paraît juste d'insister un peu sur ce point. Lamartine n'en sera pas moins un poète de génie, et Léonard y gagnera un peu.

Des vers comme ceux-ci :

« Tombez, arbres, tombez, vous ne la verrez plus !

ou bien

« Je demande Doris à tout ce que je vois...

ou bien

« Viens, que je sente au moins l'air qu'elle a respiré...

ou bien

« Un seul être me manque et tout est dépeuplé :

et mainte strophe des Regrets *ne pourraient-ils pas très bien se trouver tels quels dans la bouche de Lamartine ? En cherchant bien...*

*De même lisez l'*Absence : *c'est la* Tristesse d'Olympio *cinquante ans avant la lettre. La raison en est simple, si l'on considère le point de départ, qui est le même : Rousseau. Mais Léonard a plus de mérite, puisqu'il vient le premier. Mérite assez rare, parce qu'il est le seul de son temps à sentir de la sorte ; mérite assez mince, parce qu'il ne l'a certainement pas fait exprès. Voilà le défaut des impulsifs : ils ont du génie (ici, un génie très relatif) mais ce n'est pas de leur faute. Cela vaut peut-être mieux que d'être conscient, mais d'en manquer.*

En un mot : sensibilité moderne, sentiment assez exact de la nature, c'est là, il me semble (je ne veux rien exagérer) ce qui donne à Léonard un intérêt autre que celui de la curiosité. Avant Chateaubriand, avant Stendhal, avant Lamartine, il fut romantique. Romantique inconscient, je le veux bien, mais romantique.

*
* *

On trouvera plus loin la bibliographie complète de Léonard. Le choix des poésies que nous donnons a été fait sur la quatrième édition de ses œuvres, de chez Prault, (2 volumes in-12, 1787) édition que Léonard revit et corrigea lui-même avec beaucoup de soins. Nous n'avons rien cité du Temple de Gnide, *ni des* Saisons. *Il y a bien quelques passages qui ne manquent pas d'un certain mouvement, dans celles-ci. Mais l'ensemble est ennuyeux ; et nous n'eussions pu rester dans le format de ce petit volume.*

Tel qu'il est, j'espère qu'il plaira. Que les philosophes n'y touchent point, ils n'ont rien à y voir. Ce sont des vers pour les adolescents et les jeunes filles. Virginibus puerisque canto!

EMILE HENRIOT.





BIBLIOGRAPHIE

IDYLLES MORALES, *Londres et Paris*, 1766, in-8. Réimprimées sous le titre de POÉSIES PASTORALES, *Londres et Paris*, 1771, in-8, et encore sous celui d'IDYLLES ET POÈMES CHAMPÊTRES, *Londres et Paris*, 1775, in-8 et *La Haye et Paris* 1782, in-8.

EPITRE A UN JEUNE HOMME SUR LA NÉCESSITÉ D'ÊTRE UTILE ET SUR L'USAGE DES TALENTS, 1768, in-8.

ESSAI DE LITTÉRATURE, *Londres et Paris*, 1769, in-12.

LA RELIGION ÉTABLIE SUR LES RUINES DE L'IDOLATRIE, poème couronné par l'académie de l'Immaculée Conception de Rouen en 1766. *Amsterdam* 1770, in-8 et in-12.

LE TEMPLE DE GNIDE, poème, imité de Montesquieu, 1772, in-8.

LE MÊME, nouv. édition.

L'AMOUR VENGÉ, *Paris* 1773 in-4, fig.; 1775, in-8.

LA NOUVELLE CLÉMENTINE OU LETTRES D'HENRIETTE DE BERVILLE, *Londres et Paris*, *Monory*, 1774, in-8 petit papier et grand papier.

Lettres de deux amants, habitants de Lyon, contenant l'histoire tragique de Thérèse et Faldoni, *Londres et Paris*, Descume 1783 3 vol. in-12 ; *Londres et Paris* 1795, 2 vol. in-18. — VIII[e] édition, *Lyon Chambat fils aîné*, *Peytieux* 1825 2 vol. in-18.

Œuvres, *Paris-Prault,* 1787, 2 vol. in-12, fig.

Les mêmes, recueillies et publiées par Campenon, *Paris, Didot Lejeune*, an VI (1798) 3 vol. in-18.

Poésies, *Paris*, Roux Dufort ; Ch. Froment, 1826, grand in-32.

Les mêmes, avec celle de Chamfort, *Paris*, *M*[me] *Dabo-Butschart*, 1825, in-18.





A EGLÉ

Le front paré de guirlandes légères,
Je vais chanter les mœurs de l'âge d'or
Et les amours des naïves Bergères.
Printems du monde ! âge heureux de nos pères !
Dans mes chansons, puisses-tu naître encor !

Un autre embouchera la trompette guerrière,
Décrira le tumulte et l'horreur des combats,
Et peindra le héros tout couvert de poussière,
Lançant à ses côtés les flèches du trépas.

Loin de ma muse, une si noire image !
Douce et timide, elle aime les vergers,
Le bruit des eaux, la fraîcheur de l'ombrage ;
Sa flûte en main, elle suit les Bergers.

Mais plus souvent c'est Eglé qui m'inspire :
Mes chants alors animés par l'Amour,
Quand je la vois tendrement me sourire,
Sont aussi doux que l'aube d'un beau jour.
Aimable enfant ! depuis que tu m'es chère,
Un plaisir pur embellit mes instants,
Et l'avenir, rayonnant de lumière,
Offre à mes yeux un éternel printems.

Heureux l'amant des arts, heureux l'homme sensible ;
Jaloux de s'élancer vers l'immortalité,
Qui parcourt des talens la carrière pénible,
Pour attacher, un jour, sur sa cendre paisible,
Les regards satisfaits de la postérité !
Plus heureux qui chéri de sa jeune maîtresse,
Vit dans l'indépendance et dans l'obscurité ;
Qui bercé dans les bras de la molle paresse,
Redoutant peu l'envie et la célébrité,
A l'ombre du bosquet que lui-même a planté,
Soupire quelques vers, enfant de sa tendresse,
Goûte en paix le bonheur que sa muse a chanté,
Et couvre le sentier qui mène à la vieillesse,
Des roses de l'amour et de la volupté !





LA VAINE PROMESSE

THESTILE, DAPHNÉ

Le midi prodiguait ses brûlantes ardeurs,
Et Thestile dormait sous un épais feuillage,
Quand tout-à-coup sur son visage
Il sent tomber un nuage de fleurs.
Il s'éveille surpris, aperçoit son amante,
Veut courir dans ses bras, et se trouve enchaîné.
Plus l'obstacle irritait son âme impatiente,
Et plus son embarras faisait rire Daphné.
Tu triomphes, dit-il ; attends, attends, méchante !
Du nœud qui me retient je vais me dégager,
Et par mille baisers je saurais me venger.
Oui ! dit en souriant la maligne bergère ;
Eh bien ! je ne te délirai
Qu'après que tu m'auras juré
De ne point m'embrasser pendant une heure entière.
Thestile y consentit. Daphné disait tout bas :
C'est un serment frivole et qu'il ne tiendra pas.

Mais elle a beau pour le séduire,
Tourner sur lui, d'abord, un regard languissant ;
Ses yeux, pour cette fois, ont perdu leur empire :
Elle a beau l'appeler, et d'un air agaçant,
Lui serrer la main, lui sourire :
Ce nouveau charme est impuissant.
Berger, dit-elle enfin, je crois l'heure passée.
Non, dit Thestile, à peine est-elle commencée.
Elle attendit encor; mais au bout d'un moment :
L'heure est passée, assurément,
Dit-elle avec dépit et comme un peu lassée.
Oh! cela ne se peut, répondit le Berger.
Eh bien, donc! puisqu'il faut que je sois embrassée
Ne tarde plus à te venger :
Je te rends ta promesse, et te permets de prendre
Tant de baisers que tu voudras.....

La Bergère, à ces mots, se penche dans ses bras,
Lui jette un doux regard, lui sourit d'un air tendre
Thestile ému, balance un peu :
Puis, cédant au désir dont l'ardeur le tourmente,
Il applique à sa bouche une bouche de feu,
Et par mille baisers satisfait son attente.





LE BOUQUET

NINA ET DAPHNÉ

NINA

Vois le joli bouquet que je porte à mon sein !
    Quelle douce odeur il exhale !
Qu'on a bien assorti la rose et le jasmin !
Mon bouquet est pour moi d'un prix que rien n'égale
    Aussi, je l'ai baisé souvent !...
Si tu savais, Daphné, qui m'en a fait présent !

DAPHNÉ

Et d'où vient donc, Nina, que ce bouquet t'enchante ?
Veux-tu que je devine?... Oh ! je suis pénétrante !
Damon disait...

NINA

Damon ?

DAPHNÉ

Oui, tu t'émeus !

NINA

Oh ! non ;
Je ne suis point émue.... Eh ! que disait Damon ?

DAPHNÉ

Je l'entendais dire à Lisandre...
Le connais-tu Lisandre ?

MINA

Oui, oui, je le connais.

DAPHNÉ

Ah ! l'aimable Berger ? Je veux te faire entendre
Des couplets.....

NINA

Mais Daphné si tu voulais m'apprendre...

DAPHNÉ

Volontiers : mais d'abord, écoute ces couplets.

NINA

Sont-ils longs ?

DAPHNÉ

Les voici.

NINA

Tu me fais bien attendre !

DAPHNÉ *chante.*

Ah ! pourquoi ne m'entends-tu pas,
Belle enfant, aux yeux bleus, à la tresse dorée,
Quand près de toi portant mes pas,
Je cherche une brebis qui n'est point égarée ?

Je t'observe furtivement,
Le front demi-couvert des fleurs de ma guirlande ;
Je te salue en souriant.
Que faut-il faire, Amour, pour que son cœur m'entende ?

NINA

Voilà certainement une belle chanson....
Mais je voudrais savoir ce que disait Damon.

DAPHNÉ

Il cueillait des muguets au pied de la colline
Que tu vois couronné d'un buisson d'aubépine.
Pour Nina, disait-il, je veux faire un bouquet.
O Nina ! je t'aimai du jour que nos Bergères
Célébraient le printemps par des danses légères,
De leurs refus Thamire était l'objet,
Et pour danser tu fis choix de Thamire.
En t'abordant, je te voyais sourire
D'un air si doux, si satisfait.....

NINA

Adieu je pars ; il est dans le bosquet :
Je lui ferai le souris le plus tendre,
Et je dirai : Damon ! si tu ravis Lisandre,
Dit lui que sur mon sein j'ai placé ton bouquet.





CHANT D'UN BARDE

ITHONA, MORNI

L'obscurité couvrait le palais d'Ithona :
Morni qui traversait les campagnes prochaines,
Entendait pour tout bruit le murmure des chênes
Et le frémissement des eaux de Duvrana.
Il avait répandu la terreur de ses armes,
Et revenait vainqueur dans les bras de l'Amour :
Ithona, disait-il, quand j'ai quitté tes charmes,
J'ai vu ton sein tremblant, tes yeux mouillés de larmes
Et tu ne parais point pour chanter mon retour !

Il s'avance ; aucun jour ne luit parmi les ombres :
Les portes du palais sont ouvertes et sombres ;
Le vent souffle et mugit dans les appartements ;
Le parois est jonché de feuillage d'automne.
Il appelle Ithona ; la voûte qui résonne,
Répond à ses clameurs par des gémissements.

O ciel ! que devient-il ? Dans son incertitude,
Il parcourt des rochers la vaste solitude.
Le sommeil le surprend ; mais quel sommeil affreux !
L'image d'Ithona se présente à ses yeux :
Son voile était sanglant; sa noire chevelure
Couvrait son sein d'albatre et cachait sa blessure.
Le fantôme au guerrier fait entendre ces mots :
« Tu dors, Morni, tu dors, et tu perds ton amante !
« Autour de Tromaton, la mer roule ses flots;
« C'est dans ce lieu désert qu'un tyran me tourmente.
« C'est là que Duromat, mon cruel ravisseur,
« Porte avec lui l'Amour et toute sa fureur. »
Les vents avec fracas sortaient de la montagne :
Morni s'éveille, il s'arme, il vogue sur les eaux ;
De ses braves guerriers l'élite l'accompagne ;
Et le troisième jour, l'île s'offre au héros,
Comme un roc élevé sur l'humide campagne.

Son amante était seule, et pleurait sur ces bords.
Soudain Morni paraît : elle baisse la vue ;
Un tremblement mortel agite tout son corps :
Trois fois elle se lève et retombe éperdue.
Morni lui crie : « Arrête, Ithona; connais-moi !
« Arrête ! crois-tu voir un ennemi barbare ?
« Non, ce n'est point la mort que mon bras te prépare.
« Je viens punir un lâche; est-il auprès de toi ?
« Parle : où s'est-il caché ? Je sens frémir mes armes.
« O fille de Nuat ! ne vois-tu pas mes larmes ?

ITHONA

Qui t'a fait découvrir cet horrible séjour ?
Ah ! que n'ais-je expiré comme l'herbe inconnue,
Qui, dans un champ désert, meurt sans être apperçue !
Pourquoi viens-tu, Morni, troubler mon dernier jour ?
Tu donneras en vain des regrets à ma cendre :
Ithona, chez les morts, ne pourra plus t'entendre...
O souvenir ! la nuit enveloppait les cieux ;
Mon frère était absent, mon palais sans défense ;
Des chênes embrâsés m'éclairaient de leurs feux.
Un bruit d'armes soudain me remplit d'espérance.
Je crois que mon amant va s'offrir à mes yeux ;
Mais quel est mon effroi, quand fumant de carnage,
Baigné du sang des miens qu'il venait d'égorger,
Duromat, jusqu'à moi, vole et s'ouvre un passage ?
Il m'entraîne mourante ; il avait à venger
D'un amour rebuté l'ineffaçable outrage...

MORNI

Où faut-il le chercher ? le traître est déjà mort...
Ce jour te rendra libre, ou finira mon sort.
Si je meurs, Ithona, si ma haine est trompée,
Sur ce même rivage élève mon tombeau ;
Et dis que sur les mers tu verras un vaisseau,
Crie aux navigateurs ; donne-leur mon épée ;
Qu'on la porte à mon père, afin que ce vieillard,
Du retour de son fils l'âme en vain occupée,
N'attache plus sur l'onde un inquiet regard.

ITHONA

Et si Morni n'est plus, Ithona vivra-t-elle ?
Mon cœur n'est point formé de ces sables mouvants ;
Il ne ressemble point à ce flot infidèle,
Qui monte et qui s'abaisse au gré de tous les vents.
Sous le glaive ennemi si mon amant succombe,
Je ne quitterai plus ce funeste rocher ;
Le même coup, Morni, m'étendra dans la tombe
Et mon cœur près du tien ira se dessécher...
Mais le voilà, ce monstre ! il fend la vague sombre
Vois-tu tous ses guerriers ? Je frémis de leur nombre.

Marchons, dit le héros ; et plus prompt que l'éclair,
Déjà son bras terrible à fait briller le fer.
« Est-ce à moi de trembler quand mon rival approche !
« Ithona ! vas m'attendre au fond de cette roche ;
« Et nous, amis, bravons ces guerriers menaçants ;
« Leurs glaives sont nombreux, mais nos cœurs sont puissants.
Il dit ; sa tendre amante, à ces mots, s'encourage :
En quittant le héros, ses pleurs se sont taris ;
A travers ses douleurs s'échappe un doux souris,
Comme un sillon de feu luit au sein de l'orage.

L'orgueilleux Duromat descend sur le rivage ;
La haine et le mépris sont marqués dans ses traits ;
Son front s'est replié ; son œil rouge et sauvage
Roule, à demi-couvert de ses sourcils épais.
« Sur mes rochers, dit-il, quel destin vous envoie ?

« Est-ce mon Ithona que vous venez chercher ?
« Vil troupeau ! dans le sang sais-tu que je me noie ;
« Qu'on a vu sous mes coups le brave trébucher ?
« Connais-tu le trésor qui fait ici ma joie ?
« De mes bras vainement tu voudrais l'arracher :
« Crois-tu fondre sur lui comme un loup sur sa proie ?

Superbe ! dit Morni, ne te souvient-il pas
Que tes pieds devant moi fuyaient dans les combats ?
Couvert de tes guerriers, tu fais voir ton audace :
Mais montre toi; l'effet va tromper ta menace.

Duromat s'est caché sous un rempart de fers ;
Mais Morni, dans la foule, impatient s'élance :
Il le poursuit, l'atteint, le frappe de sa lance,
Et le lâche, en tombant, pousse un cri dans les airs.
Sur ses guerriers épars la mort se précipite :
Dix, aux traits du vainqueur, succombent dans leur fuite:
Le reste, à pas pressés, remonte sur les mers.
Un jeune homme expirant est couché sur le sable :
Ses yeux erroient encor sous son casque abattu
Des plantes, dit Morni, je connais la vertu ;
Guerrier ! puis-je t'offrir une main secourable ?
Je meurs, dit l'étranger ; ton secours serait vain :
Mais de ces bords cruels mon palais est voisin :
Tu peux en voir la tour : j'y vécus près d'un frère,
Fameux dans les combats par sa valeur guerrière ;
En lui donnant ce casque apprends-lui mon destin.

Morni frémit ; le casque échappe de sa main :
C'est Ithona mourante... elle s'était armée ;
Des flots d'un sang vermeil jaillissent de son sein ;
Sa vue appesantie est pour jamais fermée.
Morni, dit-elle, adieu ! tu n'a plus d'Ithona !
J'ai cherché sous tes coups une mort salutaire :
J'avais perdu l'honneur, et la vie est moins chère.
Oh ! si j'étais restée aux bord de Duvrana,
Dans l'éclat de ma gloire, au sein de ma famille,
J'aurai coulé des jours tranquilles, sans remord ;
Les vierges, dans leurs chants, auraient béni mon sort ;
Mais je meurs, et Nuat rougira de sa fille.

Ainsi parle Ossian. Tous ses Bardes émus,
A ce triste récit laissent tomber des larmes.
Morni l'écoute ; il tremble, il agite ses armes,
Et croit voir devant lui son rival qui n'est plus.
Appuyé sur sa lance, il regarde la terre ;
Et son corps gigantesque est pareil au vieux pin,
Dont le sommet noirci par les feux du tonnerre,
S'incline en murmurant sur l'abîme voisin.
Au souvenir amer de la plus tendre amante,
Il sort un long soupir de son cœur enflammé.
C'est ainsi que les vents, dans leur course bruïante,
Troublent encor les airs quand l'orage est calmé.





VUE DE LA CAMPAGNE APRÈS UNE PLUIE D'ÉTÉ

DAMON ET DAPHNÉ

DAMON

Il est passé, Daphné, ce ténébreux orage;
Le tonnerre effrayant n'ébranle plus les airs,
Et nous ne voyons plus, sur les flancs du nuage,
En longs sillons de feu, serpenter les éclairs.
Viens ; tu peux sans danger sortir de ton asyle
Regarde autour de toi, comme l'air est tranquille !
Qu'attendons-nous encor ? les timides brebis,
Que la crainte assemblait sous un toit de feuillages,
Se dispersent déjà sur les frais pâturages,
Et de leur laine humide agitent les rubis.
« Le Berger prit la main de la jeune compagne,
« Qui promenait partout ses regards enchantés. »
Daphné, lui disait-il, vois combien de beautés
Le retour du soleil répand sur la campagne !

Comme déjà le ciel a repris son azur !
Ce verd en est plus doux, le jour en est plus pur.

Vois-tu, répondit la Bergère,
Ce rideau sombre qui s'étend
Sur les monts brillants de lumière?
Le voilà qui s'avance au bord de cet étang.
Regarde ces forêts dans l'ombre ensevelies...
Voilà déjà l'ombre qui fuit,
Et le soleil qui la poursuit ;
Vois, vois comme elle court à travers les prairies !

DAMON

Vois-tu l'arc éclatant, dont les vives couleurs
S'impriment sur le fond de cet obscur nuage ?
Il semble ramener la verdure et les fleurs,
Et descendre au vallon qu'a respecté l'orage.

Daphné répondit à son tour,
En pressant le berger d'un de ses bras d'albâtre:
Comme sur ces rosiers le papillon folâtre !
Vois le doux zéphir de retour,
Secouer les gouttes brillantes
Dont la pluie a mouillé le calice des plantes !
Vois jouer dans les airs ces vermisseaux ailés,
Qu'agite le soleil par sa chaleur active ;
Et cet étang voisin... Oh ! comme sur la rive
Comme son cristal pur répète encor l'image
Et des cieux azurés, et du prochain feuillage !

DAMON

Embrasse-moi Daphné !... quel sublime tableau !
Comment nous exprimer dans ce torrent de joie ?
Que tout ce qui m'entoure est beau !
Depuis l'astre éclatant dont les feux chassent l'ombre.
Jusqu'au germe caché du plus faible arbrisseau,
Tout présente à mes yeux des merveilles sans nombre.

DAPHNÉ

J'admire aussi, Damon, les rayons d'un beau jour ;
J'aime à voir un soir pur, une brillante aurore :
Mais le charme de ton amour
Ajoute à ces tableaux un nouveau charme encore.





L'HYVER

DAPHNIS

Que l'hyver plait à mes regards!
Quelle clarté brillante et pure
Le soleil prête à ces brouillards,
Dont s'enveloppe la nature!
Quel beau mélange offrent ces grains,
Dont la pointe paraît à peine,
Ces noires souches de sapins
Coupant la blancheur de la plaine,
Ces perles que le vent promène
Sur les rameaux de nos buissons,
Et cette neige éblouissante
Sur qui la lumière naissante
Fait étinceler les raïons!

Dans les étables enfumées,
Les troupeaux reposent en paix,
Tandis qu'emportant des forêts

Sa lourde charge de ramées,
Le bœuf, au milieu des frimats
Imprime tristement ses pas.

Je n'entends plus sur sa musette
Le berger chantant ses amours,
Ni la matineuse fauvette
Qui me charmait dans les beaux jours :
Mais près de moi, je vois encore
Le roitelet et le moineau
Voler au lever de l'aurore,
Et becqueter le verd nouveau
Dont la campagne se colore.

Que j'aime à reposer mes yeux
Sur le toît de ma jeune amante,
D'où cette vapeur ondoyante
Monte, en noirs flocons vers les cieux !
Là, s'occupant de moi, peut-être,
Assise auprès de son foyer,
Lisis aspire à voir renaître
Le premier bouton printanier,
O ma Lisis ! que tu m'es chère !
Je t'aimai du jour que Glycère
Egara deux de ses agneaux :
Tu voyais sa douleur amère,
Et tu donnas à la Bergère
Deux de tes agneaux les plus beaux.

Pendant la saison orageuse,
Je veux, sur ma flûte amoureuse,
Former pour toi de tendres airs.
O Lisis! puissent mes concerts
Etre aussi doux que ta pensée,
Quand des malheureux que tu sers
L'image à tes yeux s'est tracée!





FRAGMENT

... O mes vers ! préférez les plus affreux déserts.
Je veux, au fond des bois, égarer ma pensée ;
C'est là que mon amante est partout retracée.
Souvent je crois l'entendre, et ce n'est qu'un ruisseau
Qui baigne, en murmurant, les bords de son rivage :
Souvent je crois la voir, et ce n'est qu'un rameau
Dont les vents agitent l'ombrage.
Assis sur un rocher, et plus morne que lui,
J'invoque dans mon infortune,
Les astres de la nuit, et le ciel et la lune...
Ils sont sourds, et mon cœur ne trouve point d'appui,
Doux entretiens de ma maîtresse !
Hélas ! qu'êtes-vous devenus ?
Une mère... un tyran l'arrache à ma tendresse !
O Nymphes de ces bois ! vos attraits sont perdus :
Et vous, qu'embellissait sa vue enchanteresse,
Tombez, arbres, tombez ! vous ne la verrez plus !





LE VILLAGE DÉTRUIT

Enfin, je vous revois, délicieux vallons !
Lieux où mes premiers ans coulaient dans l'innocence !
Campagne où régnait l'abondance !
Je reviens fouler tes gazons.
Mes regards vont chercher, du haut de la colline,
Le ruisseau qui fuyait d'une roche voisine,
Intarissable dans son cours,
La ferme cultivée où je passais mes jours,
L'église vénérable, et le bois d'aubépine
Qui servait d'asyle aux amours...
Comme tout est changé ! ce ruisseau solitaire
Roule couvert de mousse au milieu des roseaux :
On n'entend sur ses bords que les tristes vanneaux
Et ce haut peuplier, dont la feuille légère
Frémit autour de ses rameaux.
Sur le rivage de cette onde,
Je prétendais fixer ma course vagabonde :
Je voulais, heureux casanier,
Vivre avec mes voisins dans une paix profonde,

Les attirer souvent auprès de mon foyer,
Végéter dans l'insouciance,
Et vieillir sous le maronier,
Dont la cîme touffue ombragea mon enfance.
Combien de fois sous son berceau,
Qui maintenant protége une triste bruyère.
J'ai vu les yeux naïfs des filles du hameau.
Les danses qu'on formait sous les yeux d'une mère,
Les prix donnés par un vieillard,
Et leur gaîté sans feinte, et leurs plaisirs sans art !
Combien de fois, le soir, dans la saison fleurie,
J'entendis résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des bouviers rappelant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
Le chant du villageois libre de ses travaux,
Et le bêlement des agneaux
Qui regagnaient la bergerie !

Dans cette friche inculte où rampe le chardon,
Le pasteur vertueux avoit son presbytère :
C'était un bon vieillard adoré du canton,
Occupé des devoirs de son saint ministère,
Riche avec un peu de bien, n'ayant d'ambition
Que celle d'aider la misère.
A tous les malheureux il ouvrait sa maison ;
Sa bourse leur était commune.
De jeunes orphelins, des soldats mutilés,
Et d'humbles passagers jouets de l'infortune,
Près de son feu, l'hiver, se trouvaient rassemblés.

Tous ces rebuts de l'indigence
A sa table frugale étaient sûrs d'être admis.
Et recevaient l'accueil qu'après sa longue absence,
On fait au meilleur des amis.

Ici du Magister la demeure bruyante
A fait place aux buissons qui bordent le chemin
De leur muraille verdoyante.
Dès qu'il paraissoit le matin,
Les enfants, à sa voix paisible ou menaçante,
Etaient instruits de leur destin.
Quand parfois un bon mot s'échappait de sa bouche,
Son front épanoui brillait d'un ris flatteur;
Mais il inspirait la terreur
Si-tôt qu'il reprenait son air dur et farouche.
Ses grands talens le rendaient vain;
Car il se connaissait un mérite suprême:
Il savait lire, écrire, et chanter au lutrin,
Prédire la marée, arpenter un terrain;
Il chiffrait aisément, et le bruit couroit même
Qu'il savait un peu de latin.
Sa gloire a disparu, triste effet de la guerre!
Le toît qu'il habitait n'entend plus ses accens.

Plus loin, sur ces débris, un feston de lierre
Attirait les regards des avides passants.
Là, le joyeux convive, en buvant à la ronde,
Débitait son histoire et réglait le canton.

Là, tout en gouvernant le monde,
Le grave politique oubliait sa raison.
J'aime à me rappeler encore
L'humble appareil de ce réduit,
Le mur blanc, le plafond sonore,
Le meuble savamment construit,
Servant le jour d'armoire, et d'alcove la nuit ;
Le jeu de l'air, et les images,
Les foyers égayés, dans la belle saison,
D'une tenture de feuillages,
Et le chambranle orné de tasses du Japon,
Qui, du temps ennemi, laissoient voir les ravages,
Et l'horloge de bois suspendue au sallon.
Agréable séjour, ta rustique opulence
Qui donnait à chaque buveur
Un soupçon de son importance,
N'a pu retarder ton malheur.
Le bucheron, sous la tonnelle,
Ne va plus dire sa chanson,
L'épouse du fermier, raconter sa nouvelle ;
L'artisan pour l'entendre, immobile auprès d'elle,
N'a plus le coude à table et les mains au menton,
Et l'hôte à les servir, prodigue de son zèle,
Ne fait plus circuler l'écumante boisson.

Maintenant exilés dans les champs du tropique,
Ils vont s'ensevelir au fond de ces déserts,
Où les flots irrités de la mer Atlantique,
De leurs mugissemens épouvante les airs.

Quel contraste à leur vue offrira ce rivage !
Des traits de feu, tombent d'un soleil sans nuage;
Des bois qu'aucun oiseau n'anime par ses sons;
Un marécage impur et fertile en poisons;
Des animaux cruels, l'homme encore plus sauvage !
Combien de fois, dans ces prisons,
Ils regretteront leur village,
Et la fraîcheur de son bocage,
Et son ruisseau limpide et ses riches vallons !

Qu'ils ont maudit le jour, où loin de leur patrie,
Ils fuyaient sous un nouveau ciel !
Que de pleurs, en quittant leur cabane chérie !
Comme ils tournaient les yeux vers ce toît paternel,
En proie à la flamme ennemie !
L'adieu qu'ils lui disaient devait être éternel.
Près de s'en séparer, leur troupe fugitive
Y retournait, pleuroit, baisoit encor la rive.
Hélas ! s'écriaient-ils dans leurs sanglots amers,
Sur des bords inconnus nous trouverons peut-être
Un asyle semblable au lieu qui nous vit naître :
Mais comment traverser ces effroyables mers ?
Un vieillard le premier, s'approcha du rivage.
Il pleurait, mais pour eux; car le monde nouveau,
Dont l'espoir flattait son courage,
Etait au-delà du tombeau.
Sa fille jeune objet embelli par ses larmes
De ses débiles ans, unique et cher appui,
Morne et les yeux baissés, marchait auprès de lui,

Abandonnant les bras d'un amant plein de charmes.
Une mère éplorée exhalait sa douleur,
Frappait de ses deux mains ses mamelles tremblantes,
Pour ses tendres enfants priait un Dieu vengeur,
Les couvraient de baisers et de larmes brûlantes,
Et sentait son amour accru par le malheur.

Ils partaient : avec eux s'éloignait l'industrie,
La piété, l'amour, la franche loyauté,
Le zèle bienfaisant de l'hospitalité :
    Et toi, divine poésie !
Source d'inquiétude et de félicité !
    Toi que l'ignorance décrie,
Toi qui m'enorgueillis dans mon obscurité !
Tu portois loin de nous le flambeau du génie.
Ah ! soit que du midi tu charmes les climats,
Soit qu'au monde polaire, assiégé de frimats,
Tu fasse de tes airs entendre l'harmonie ;
Puisse-tu consoler la triste humanité,
Aux aveugles mortels montrer la vérité,
Et leur faire oublier les peines de la vie !





L'ÉCOLIER-MAITRE

Lorsque l'étoile du matin
Versait sa lumière dorée,
Je vis en songe Cythérée
Qui tenait son fils par la main.

L'enfant près de ma souveraine,
Marchait d'un pas mal affermi :
Berger, dit-elle, mon ami !
Voilà mon fils que je t'amène.

Dans l'art du chant, dans l'art des vers,
Je viens te prier de l'instruire :
Alors me payant d'un sourire,
Elle s'éleva dans les airs.

Moi, d'abord, je me mets à dire
Les hymnes du sacré vallon ;
Je montre au dieu comme Apollon
Promène ses doigts sur la lyre.

Je me plais à l'entretenir
Sur l'idylle, sur l'élégie,
Sur tous les chants de l'Aonie :
C'était à ne jamais finir !

Bientôt ennuyé de m'entendre,
Il me dit : tout cela n'est rien ;
Mon savoir vaut mieux que le tien.
J'ai bien autre chose à t'apprendre !

Puis d'une voix pleine d'attraits,
Il m'enseigna comment on aime.
Dieux ! avec qu'elle ardeur extrême
J'étudiai tous ses secrets !

Muses ! pardonnez si j'oublie
Ce que j'appris avant ce jour !
Mais pour la leçon de l'Amour,
Je ne l'oublierai de ma vie.





PROMENADE DU MATIN

Le muguet et la prime-vere
Couronnent le front des coteaux ;
La rose embaume les berceaux
Couverts des feux de la lumière.
Et sur le bord de ces ruisseaux
Où le ramier se désaltère,
L'aubépine ouvre ses rameaux...
Noirs soucis ! un moment fuyez de ma pensée !
Mes yeux contempleront ce tranquille Elysée,
Tandis que le soleil s'élève radieux
Du sein de la mer écumante.
Et laisse flotter dans les cieux
Sa chevelure étincelante.
Comme à l'ombre des bois ce limpide canal
Promène sa nappe ondoyante !
Comme la jonquille tremblante

S'incline auprès de son cristal !
O fleur aimable et passagère !
Nous n'avons, comme toi, qu'un rapide destin ;
Les ans viendront flétrir l'innocente Bergère
Dont tu vas parfumer le sein.
Moi-même, consumé d'une tristesse amère,
Je péris, je m'éteins sur des bords étrangers :
Bientôt peut-être aux vents légers
J'abandonnerai ma poussière.
Celle que j'adorais n'est plus :
Mes mânes, dans ces lieux, gémiront inconnus,
Et sur ma tombe solitaire,
Les pleurs d'aucun ami ne seront répandus.

Ah ! détourne de moi ta flèche meurtrière !
Mort cruelle, épargne mes jours !
Ma sœur n'est pas ici pour fermer ma paupière
Je ne puis d'une tendre mère
Implorer les derniers secours.
Respecte ma frêle jeunesse !
Quel crime ai-je commis ? Je revère les Dieux :
Graces à leur bonté, mon cœur religieux
Ne s'est point écarté des lois de la sagesse :
Je n'ai point exhalé le blasphème odieux.
Si tu comptes mes ans, l'importune vieillesse
Ne songe pas encore à blanchir mes cheveux.
Quand l'âge dans mon cœur éteindra l'espérance,
Quand de mes vieux récits j'amuserais l'enfance,
Alors il sera tems de passer l'Achéron,

Et d'aller visiter l'empire de Pluton :
    Mais j'ai quelques momens encore
    A donner aux tendres amours ;
Le feu qui dans mon sein recommence d'éclore,
    Semble m'annoncer d'heureux jours.
Dieux ! laissez un poète à sa douce manie !
    Il en est tant parmi les morts !
    N'avez-vous pas aux sombres bords
Le chantre de Corine et l'amant de Délie ?
Si vous me conservez, j'irai dans mes transports,
Publier en tous lieux que je vous dois la vie :
    C'est à l'auguste poésie
    Que la gloire ouvre ses trésors ;
Vous seriez moins fameux, dans les divins accords
    De la Grèce et de l'Ausonie.
Si mon Eglé vivait, ranimé dans son sein,
    Je n'aurais plus de vœux à faire :
Le rocher ténébreux m'appellerait en vain ;
Retenu par Eglé, les arrêts du Destin,
Ne m'empêcheraient pas de revoir la lumière.
Mais vous l'avez frappée, impitoyables Dieux !
Eh ! qui la chantera, si je tombe avec elle ?
    Qui peindra sa grace immortelle
    Sans cesse présente à mes yeux ?
Qui peindra le moment où sa tête penchée
    Se précipitoit aux enfers :
Lorsqu'on vit du soleil la lumière cachée,
    Les buissons de larmes couverts,
    La fleur de sa tige arrachée ;

Quand les vents aux bosquets apprirent mes malheurs
Que les bosquets tremblants aux ruisseaux les redirent;
Que de mes longs sanglots les rochers tressaillirent,
Et que l'Olympe même en répandit des pleurs?

O santé bienfaisante ! écoute ma prière :
Mes chants attesteront ton appui salutaire !
    Blonde Cérès ! à tes autels
    Je veux attacher des guirlandes;
    Et vous, mes lares paternels,
    Vous aurez aussi des offrandes.
    Un lait pur épanché pour vous,
    Coulera d'un vase d'Argile :
    O mes Dieux ! dans mon humble asyle,
    Je n'ai point d'aliments plus doux.



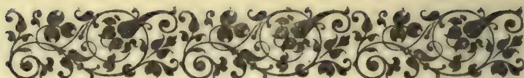


L'AMOUR DISCRET

Dans un bois où Phébé versait un faible jour,
Damon s'abandonnait aux rêves de l'amour ;
Il adorait Lucinde, et la nymphe craintive
Brûlait, sans l'avouer, d'une ardeur aussi vive :
Un peu d'orgueil peut-être, et beaucoup de pudeur
Retenoit ce secret dans le fond de son cœur ;
Mais ses soupirs naïfs, son regard doux et tendre,
Disoient ce que sa bouche eut craint de faire entendre.
Le cristal d'un ruisseau l'attire au même bord
Où Damon gémissait des rigueurs de son sort.
Fraîche comme ses fleurs, négligemment vêtue,
Dans les simples atours d'une jeune Beauté
Qui va fuir dans le bain les chaleurs de l'été.
Elle arrive et promène une inquiette vue.
O fortuné berger ! Jouis de tant d'appas !
A tes yeux éperdus, Lucinde est toute en proie.
Je te vois tressaillir quand ses priés délicats
Commencent à quitter leur vêtement de soie,
Quand elle ouvre sa robe, et qu'un sein palpitant,
Avec un doux effort, s'en échappe à l'instant ;

Et lorsque dénouant sa modeste ceinture,
Elle semble sortir des mains de la nature.
Bientôt, croyant n'avoir de témoins que les cieux,
Troublée au bruit du vent, confuse d'être nue,
N'osant se regarder, craignant d'être apperçue,
Elle s'ouvre un abri dans les flots ténébreux.
De ses membres unis, l'eau mollement pressée
Réfléchit autour d'elle un éclat de rosée :
Quelquefois ses cheveux d'un voile humide et frais
Embrassent à demi tous ses charmes secrets.
Comme un lys humecté des larmes de l'aurore,
Elle fleurit dans l'onde, et s'embellit encore.
Damon la voit, s'enflamme, et vole vers le bain :
Le seul penser du crime aussitôt le rappelle,
(Si pourtant il en est dans un amour fidèle !)
Il fuit, et sur les bords du dangereux bassin,
Jette ces vers, tracés d'une timide main :
« L'Amour va te garder ; baigne-toi sans alarmes
D'autres yeux que les siens ne verront point tes charmes. »





L'ABSENCE

Des hameaux éloignés retiennent ma compagne :
Hélas ! dans ses forêts, qui peut se plaire encore ?
Flore même à présent déserte la campagne,
Et loin de nos bergers l'Amour a pris l'essor.

Doris vers ce coteau précipitait sa fuite,
Lorsque de ses attraits je me suis séparé :
Doux zéphir ! si tu sors du séjour qu'elle habite,
Viens ! que je sente au moins l'air qu'elle a respiré !

Quel arbre, en ce moment, lui prête son ombrage ?
Quel gazon s'embellit sous ses piés caressans ?
Quelle onde fortunée a reçu son image ?
Quel bois mélodieux répète ses accens ?

Que ne suis-je la fleur qui lui sert de parure,
Ou le nœud de ruban qui lui presse le sein,
Ou sa robe légère, ou sa molle chaussure,
Ou l'oiseau qu'elle baise et nourrit de sa main ?

Rossignols qui volez où l'amour vous appelle,
Que vous êtes heureux, que vos destins sont doux !
Que bientôt ma Doris me verrait auprès d'elle,
Si j'avais le bonheur de voler comme vous !

Ah ! Doris que me font ces tapis de verdure,
Ces gazons émaillés qui m'ont vu dans tes bras,
Ce printems, ce beau ciel, et toute la nature.
Et tous les lieux enfin où je ne te vois pas ?

Mais toi, parmi les jeux et les bruyantes fêtes,
Ne vas point oublier les plaisirs du hameau,
Les champêtres festons dont nous parions nos têtes,
Nos couplets ingénus, nos danses sous l'ormeau !

O ma chère Doris ! que nos feux soient durables !
Il me faudrait mourir, si je perdais ta foi.
Ton séjour t'offrira des bergers plus aimables ;
Mais tu n'en verras point de plus tendres que moi.

Que ton amant t'occupe au lever de l'aurore,
Et quand le jour t'éclaire, et quand il va finir !
Dans tes songes légers, qu'il se retrace encore,
Et qu'il soit au réveil, ton premier souvenir !

Si mes jaloux rivaux te parlaient de leur flamme ;
Rappelle à ton esprit mes timides aveux :
Je rougis, je tremblai ; tu vis toutemon âme
Respirer sur ma bouche, et passer dans mes yeux.

Et maintenant, grands dieux ! quelle est mon infortune !
De mes plus chers amis je méconnais la voix ;
Tout ce qui me charmait m'afflige et m'importune ;
Je demande Doris à tout ce que je vois.

Tu reposais ici ; souvent. dans ce bocage,
Penché sur tes genoux, je chantais mon amour :
Là, nos agneaux paissoient au même pâturage ;
Ici, nous nous quittions vers le déclin du jour.

Revenez, revenez, heures délicieuses,
Où Doris habitait ces tranquilles déserts !
L'écho répètera mes chansons amoureuses,
Et sur ma flûte encor je veux former des airs.



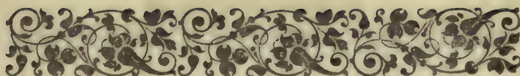


SYRINX ET PAN

Syrinx était anciennement
Une bergère jeune et belle,
Gardant ses brebis sagement,
Jouant avec son chien fidèle,
Chantant parfois modestement
Une chanson nouvelle,
Et fuyant tout engagement.
Pan, qui voyait cette cruelle
Comme il nous voit présentement,
Devint épris d'amour pour elle,
Et se promit facilement.
De dompter sa fierté rebelle.
Pour les dieux, vaincre une mortelle,
Paroît l'ouvrage d'un moment.
Il lui parla de son tourment:
Mais Syrinx, avec un sourire,
Dit qu'il se plaignait vainement,
Et qu'un dieu fait comme un satyre
Ne serait jamais son amant.

Pan, courroucé de cet outrage,
Veut la saisir entre ses bras ;
Elle court au prochain rivage,
Et tombe, en faisant un faux pas,
Parmi les joncs d'un marécage.
Le dieu brise tous les roseaux...
Mais, hélas ! il voit la Bergère,
Transformée, en tige légère,
Périr sous les coup de sa faulx !
Alors, honteux de sa furie,
Il joignit ces joncs inégaux,
Et son souffle, à leurs chalumeaux,
Cherche encor à rendre la vie.





LA VEILLÉE DE VÉNUS

Le printems parfumé des plus douces odeurs,
Est descendu des cieux sur un trône de fleurs.
Le redoutable hiver, à la faveur des ombres,
Vient quelquefois encor visiter nos climats :
On l'a vu dans les champs ouvrir ses ailes sombres,
Et montrer à l'aurore un voile de frimats :
Les orages grondaient, dans les forêts plaintives,
Et l'océan battu par les vents en courroux,
Avec un bruit affreux retombait sur ses rives.
Mais le printems sourit, et l'air devient plus doux.

Le char doré du souverain des ondes
Sillonne en paix le sein des flots amers.
On voit bondir sur ces plaines profondes
Et les tritons et les filles des mers :
Du haut des monts, les folâtres Naïades
Versent leurs eaux en brillantes cascades ;
Et les Silvains, les Faunes, les Driades

Dansent en foule au bruit de leurs concerts.
C'est maintenant que les cœurs se confondent,
Que les soupirs et les yeux se répondent,
Que les amours règnent sur l'univers!
Dans ce beau jour, la terre fécondée,
Par son hymen avec le dieu des airs,
De toutes parts jette ses rameaux verds
Et boit les flots d'une céleste ondée.

Vénus donne aux vergers l'éclat de leurs couleurs;
C'est elle qui nourrit de ces douces mamelles
Tous ces germes nouveaux d'où s'échappent les fleurs,
Et que les vents légers caressent de leurs aîles.
Vénus a prodigué les perles du matin,
Qui de la jeune rose ont fait enfler le sein;
Sous des berceaux de myrte elle a conduit les Graces:
L'amour nu, désarmé, badine sur ses traces.
Qui croira que sans traits il est moins dangereux?
Nymphes! défiez-vous de son air d'innocence!
Craignez sur-tout l'Amour quand il est sans défense!
S'il paraît moins à craindre, il ne blesse que mieux.
Du monde heureux n'altère point la joie!
Chaste Diane! épargne nos forêts!
Sur ces oiseaux dont la voix se déploie,
Qu'aucun chasseur n'ose lancer des traits!
Vénus voudrait t'inviter à sa fête;
Mais ta pudeur rougirait de ses yeux.
Durant trois nuits, son cortège amoureux,
Le thyrse en main et les fleurs sur la tête,

Parcourt des bois les sentiers ténébreux.
Là vont errer les Nymphes des campagnes,
Celles des eaux, et celles des montagnes ;
Palès et Flore y portent leurs bouquets,
Bacchus y vient ; et par un chant profane,
Le dieu des vers anime nos banquets.
Fuis cette orgie ! éloigne-toi, Diane !
Laisse Vénus habiter les bosquets !

L'éther s'est répandu dans les veines du monde ;
Il y fait circuler son feu générateur :
Les germes sont remplis de sa molle chaleur,
Et par mille canaux la sève se féconde.
Le beau lilas, chargé de ses touffes en fleur,
Laisse à peine flotter sa modeste verdure :
Le muguet argenté, la violette obscure,
Embaument les gazons de leur douce vapeur.
O ! comme les berceaux sont baignés de fraîcheur !
Quel frémissement sourd, quel murmure enchanteur
Se mêlent sous leur voute au bruit de ces haleines !

La tourterelle, aux échos d'alentour,
Fait le récit de sa peine amoureuse :
Le rossignol, loin des rayons du jour,
Confie aux bois sa plainte harmonieuse ;
Sur le genêt, sur la rose épineuse,
Tout vit, tout aime, et tout chante l'Amour.
Fils de Vénus ! le printemps t'a vu naître.
C'est au milieu de nos vertes forêts,

C'est sur les monts, dans un vallon champêtre,
Que faible encor, tu fis voler tes traits :
Bientôt ton arc épargna les génisses ;
Il s'esseya sur de tendres beautés,
Sur le jeune homme épris des voluptés,
Sur les guerriers couverts de cicatrices,
Sur les vieillards vers la tombe emportés.
Par toi, la vierge innocente et craintive
Sut endormir ses jaloux surveillans.
Et se glissant dans sa marche furtive,
Vers son ami, guida ses pas tremblans.
Descends, Amour ! descends à notre orgie !
Mais viens sans arme, éloigne ton flambeau ;
Veille aux bergers, veille à la bergerie ;
Que le pasteur laisse errer son troupeau,
Et que la main qui tournoit le fuseau
Cueille aujourd'hui les fleurs de la prairie !





LA SOLITUDE

Que j'aime de ces bois le tranquille séjour !
Que le calme profond de cette allée obscure
    Convient aux peines de l'amour !...
    J'y viens pleurer une parjure :
Heureux du moins, heureux qui peut verser des pleurs
    Sous les yeux de son inhumaine !
Mais plus heureux celui qui, las de ses rigueurs,
    Peut se donner une autre chaîne !
    Vous le savez, hêtres touffus,
Et vous, pins consacrés au dieu de l'Arcadie !
Et vous, autres témoins de mes regrets perdus !
Quels maux ne m'a point fait ma superbe ennemie !
Que n'ai-je point souffert de ses soupçons jaloux,
    De sa fierté, de ses caprices,
De son humeur pareille aux vagues en courroux.
    Et victime de ces supplices,
    Je n'osois m'en plaindre qu'à vous !
Hélas ! je condamnois ma douleur à se taire.
    Tout mon bonheur fut de chercher
    Sous un ombrage solitaire,

Dans les abîmes d'un rocher,
Un vain remède à ma misère,
Un sommeil que la nuit refuse à ma paupière,
Une paix dont mes sens ne peuvent approcher.

Quand j'ai vu mon amante attirer sur ses traces
Une foule d'adorateurs,
Peindre son teint fleuri, se parfumer d'odeurs,
Et sous de faux atours ensevelir ses graces,
Je lui disois : l'amour est ennemi de l'art ;
Vois l'éclat des couleurs dont se pare la terre !
Vois s'élever sans soin les branches du lierre !
Vois comme l'arboisier s'embellit à l'écart !
La nature aux oiseaux a donné le plumage,
Au ruisseau son crystal, des fleurs à son visage :
Aussi tes agréments doivent briller sans fard.

Mais comment détourner d'une volage amante
L'ambition de plaire à mille objets nouveaux ?
Essayez ce prodige, ô vous, dont l'art se vante
D'arrêter dans leur cours les célestes flambeaux !
Que votre baguette puissante,
Par un charme vainqueur, éloigne mes rivaux !
Ou plutôt sur moi seul exercez votre empire ;
Arrachez de mon sein le trait qui le déchire ;
Faites-moi traverser l'immensité des mers,
Et d'un rapide vol, puissiez-vous me conduire
Jusqu'aux bornes de l'univers !

On dit que par le tems, la douleur est domptée :
    Mais qui peut vaincre mon amour?
Celui qui brisera les fers de Prométhée,
Et de son cœur sanglant chassera le vautour,
Celui qui fixera sur la rive infernale
L'onde fuyant toujours des lèvres de Tantale.
Cependant les guerriers, après de longs travaux,
Blanchissent dans le sein de leurs dieux domestiques ;
On dispense du joug le front des vieux taureaux ;
On attache aux piliers les armures antiques,
Et le cœur d'un amant n'a jamais de repos !

    Je me vantois d'une rupture ;
    Je publiois ma liberté :
    Que j'ai peu connu ma blessure
    Et le pouvoir de la beauté !
    Ah ! qu'elle sait bien la cruelle,
    Rappeller la paix dans mon cœur !
    Un geste, un mot de l'infidelle
    Suffit pour calmer ma fureur.
Qu'un ouragan s'élève, on voit les mers troublées :
    Le soleil brille dans les airs ;
    Soudain les vagues écoulées
S'endorment doucemenr sur la face des mers.

Auprès de toi, Doris, quelle était ma folie !
L'enfant, ce faible enfant, qui cueillait ton baiser,
    Les caresses de ton amie,
Jusqu'à vos entretients, tout me faisait envie,

Et mon injuste jalousie
De tes soins pour un frère osoit bien s'offenser !
Va ! cache-moi ta perfidie,
Trompe-moi, j'y consens ; mon cœur veut s'abuser.
Va ! mon triomphe étoit un rêve :
La paix que fait l'amour n'est jamais qu'une trêve.

Toi, qui séduit les cœurs des mortels et des dieux !
O Vénus ! favorise un amant qui t'implore !
Fais que l'ingrate m'aime encore !
Viens, telle qu'autrefois tu parus à mes yeux,
Quand souriant à ma prière,
Du palais doré de ton père,
Tu conduisis vers moi ton char voluptueux.
De tendres passeraux, dans leur course légère,
Lui firent traverser les campagnes des cieux.
Alors, ô puissante déesse,
Tu vins au milieu des plaisirs,
Et de ta bouche enchanteresse,
Tu m'annonças qu'une maîtresse
Serait le prix de mes soupirs.
Qu'elle m'a fait payer sa perfide tendresse !
Que mon bonheur a peu duré !
Elle fuit maintenant, comme un faon égaré
Court, au bruit du chasseur, vers sa mère timide,
Son cœur frissonne auprès de moi :
Mon ombre même l'épouvante.
Suis-je un tigre, un lion qui fait naître l'effroi ?
Tant de haine entre-t-il dans le sein d'une amante ?

Ai-je offensé l'amour ? si je suis criminel,
Pour s'appaiser, qu'il me contemple !
Je vais coller ma bouche au pavé de son temple,
Et mon front touchera les bords de son autel.

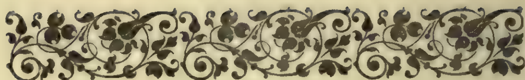
J'en atteste les cieux, et la douce rosée,
Et le bel astre du matin,
Et les tiges des bois que mon pied clandestin
Heurtoit dans sa marche pressée
Et cette porte hélas ! que j'ai tant caressée,
Cette clef que tournoit une furtive main !
Ils ont vu mon ardeur : les vents et la tempête
N'ont jamais arrêté mes pas ;
En vain des flots de pluie ont innondé ma tête ;
Quand Doris m'appeloit, je volois dans ses bras.
Combien de fois j'ai dit : que ne puis-je avec elle
Habiter les hameaux, vivre comme un berger !
Doris garderait mon verger ;
Elle conserverait ma vendange nouvelle
Et le jus des raisins foulés d'un pied léger.
Ah ! que sous les yeux d'une amante,
J'aimerois à tracer de fertiles sillons,
A fendre avec le soc la terre obéissante !
Je ne me plaindrois point, si le dieu des saisons
Faisoit briller sur moi la canicule ardente,
Ou si la serpe des moissons
Avait enflé ma main sanglante.
Cruelle ! tu ne connois pas
Le cœur de l'amant que tu laisses :

Tu le verrois lui-même, ou renouer tes tresses,
Ou chausser tes pieds délicats.
Si tu suivais Diane, armé d'un trait rapide,
J'irais frapper l'oiseau qui rase les guérets,
Ou sur les hêtres des forêts,
Lancer à tes côtés une meute intrépide.
Si, du vaste Océan tu traversois les eaux,
On nous verroit voguer au gré des mêmes flots,
Aborder au même rivage,
Boire au même ruisseau, chercher le même ombrage.
Mais si tu trouves plus d'attraits
Dans une vie obscure et douce,
Viens habiter ces vallons frais,
Ces rochers tapissés de mousse !
Des tambourins sont suspendus
Dans ma grotte retentissante :
La molle argille y représente
Le chalumeau de Pan, le thyrse de Bacchus;
Au milieu des neuf sœurs, on voit le vieux Silène
Et les colombes de Vénus
Plongeant leur bec de rose aux sources d'Hipocrène...

Où s'égarent mes vœux !... j'ai perdu la raison!
Mais tremble ! il est des dieux qui punissent l'outrage.
As-tu vu le tonnerre enflammer l'horizon ?
Ce n'est pas l'humide Orion
Qui produit la foudre et l'orage:
C'est Jupiter, armé contre un sexe volage
Dont il connoit la trahison.....

Cessons cette plainte importune !
Hélas ! un laboureur parle de ses taureaux,
Un commerçant de sa fortune :
Moi, j'aime à parler de mes maux.
Je ne désire point une gloire frivole ;
Mais que ces vers soient lus de l'amant malheureux
Que des pleurs coulent de ses yeux,
Et que mon destin le console.
O mes amis ! laissez des efforts superflus.
Je voudrais vainement oublier ma tendresse :
Si je suis triste ou gai, ne me demandez plus
D'où vient ma joie ou ma tristesse.
Ne vous étonnez point si l'on vous dit un jour
Que je viens de descendre au ténébreux empire :
C'est le sort d'un mortel déchiré par l'amour ;
Il marche, et tout-à-coup on apprend qu'il expire.
Si vous foulez ma tombe où naîtra le souci,
Où les vents berceront ma lyre gémissante,
Ecrivez-y ces mots : « Il fut conduit ici
« Par les rigueurs de son amante ».





LES PLAISIRS DU RIVAGE

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux zéphire
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie :
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots ;
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.

Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux
Et d'aller, sous de nouveaux cieux
Porter ma fortune inconstante.

Mais quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante,

Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage ;

Et je m'écrie : heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend dans leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux !





LE BAIN

ÉGLÉ, IRIS

ÉGLÉ

Le jour, à son déclin brûle encor ce rivage :
Viens respirer le frais à l'ombre du bocage,
Où ce ruisseau charmant précipite ses eaux.

IRIS

Allons... avance un peu ! les branches des ormeaux
Me descendent sur le visage.

ÉGLÉ

Que ce ruisseau me plaît ! que son murmure est doux.
De ces flots de cristal n'es-tu pas enchantée ?
Quittons nos vêtements, Iris, et plongeons-nous
Au sein de son onde argentée.

IRIS

Mais, Eglé, si l'on vient ? Si l'on nous apperçoit ?

ÉGLÉ

Aucun sentier ne mène à ce rivage étroit,
Et cette grotte de feuillage
Répand autour de nous le plus épais ombrage.

Les bergères soudain quittent leurs vêtements
Et l'onde les saisit d'un doux frémissement.
Eglé disoit : j'éprouve une nouvelle vie !...
Que ferons-nous Iris ? Sais-tu quelque chanson !

IRIS

Bon ! rêve-tu ? quelle folie !
Pour nous faire entendre au vallon ?

ÉGLÉ

Ah ! je n'y songeais pas !... écoute mon envie ;
Il faut que tour-à-tour chacune se confie
Quelqu'histoire...

IRIS

Vraiment ! j'en sais une jolie ;
Mais...

ÉGLÉ

Pourrois-tu douter de ma discrétion ?
Suis-je pas ta meilleure amie ?

IRIS

Tu le veux !... L'autre jour je menois mon troupeau
Près du vieux cerisier planté sur ce côteau...
Mais je suis folle, quand j'y pense !
De mon plus grand secret te faire confidence !

ÉGLÉ

Eh ! bons dieux ! que crains-tu ? voilà bien des apprêts
Ne dois-je point aussi te dire mes secrets ?

IRIS

Comme je descendais le sentier solitaire,
J'entends mon nom chanté par une voix légère :
Je m'approche ; la voix suit le même chemin :
Je ne voyais personne : inquiète, étonnée,
J'avance encor ; la voix s'est alors éloignée ;
Je vis qu'elle partoit du cerisier voisin.
Mais quoi ! dirais-je tout ?

ÉGLÉ

Oui, les jeunes bergères
Ne se cachent rien dans le bain,
Et sous cette ombre épaisse, il n'est point de mystères.

IRIS

Je retourne au logis, jettant les yeux parfois
Vers le lieu d'où sortoit la voix.

Je marchois lentement pour mieux prêter l'oreille.
Enfin la nuit survint. Eglé ! tu peux juger
Si dans l'inquiétude un instant je sommeille !
Bientôt j'entends la voix, et le même berger
Auprès de ma fenêtre attache une corbeille :
Son ombre, à le faveur du flambeau de la nuit
Parraissoit s'allonger jusqu'au pied de mon lit.
Oh ! le cœur me battoit !... ensuite...

ÉGLÉ

Eh bien ! achève !

IRIS

Quand je le vis se retirer,
Ne fallait-il pas m'assurer
Si tout cela n'étoit qu'un rêve ?
J'approche doucement ; j'apperçois le panier ;
J'ouvre, et tout en tremblant, je le vais délier :
Il était rempli de cerises
D'un goût !... je n'en mangeai jamais de plus exquises
Mais ne vas pas me demander
Quel était ce berger...

ÉGLÉ

Voudrais-tu me le taire ?
Oui ! le beau secret à garder !
Tu ne dis pas que c'est mon frère !

IRIS

Qui ? ton frère !

ÉGLÉ

Sans doute.

IRIS

Et d'où vient ton soupçon ?

ÉGLÉ

Ce panier, n'est-ce pas un don
Que dans ce même jour je venois de lui faire ?
Et, tiens ! ne vois-je pas quelle vive rougeur
Monte depuis ton sein ou la vague se joue
Jusqu'à ces beaux cheveux qui caressent ta joue ?
Tu regardes les flots ! pourquoi tant de pudeur ?
Vas ! j'ai déjà pour toi l'amitié d'une sœur.

IRIS

Hélas ! tu vois, Eglé, tu vois combien je t'aime !
Pour oser t'avouer le secret de mon cœur,
Il faut t'aimer comme moi-même.

ÉGLÉ

Eh bien ! Iris, écoute, et reçois à ton tour
L'aveu secret de mon amour.
Mon père au dieu des champs offroit une génisse :
Daphnis, le beau Daphnis parut au sacrifice...
Mais, chut ! j'entends du bruit !...

IRIS

O ciel ! où nous cacher ?

ÉGLÉ

Le bruit croît ; il s'avance.

IRIS

Il sort de ce bocage :

ÉGLÉ

O nymphes ! sauvez-nous... on vient vers le rivage.

IRIS

Prenons nos vêtements et gagnons ce rocher.

Les bergères fuyaient comme deux tourterelles
Qu'un avide épervier poursuit du haut des airs,
Et ce n'était qu'un faon aussi timide qu'elles,
Que la source attiroit sous ces ombrages verds.





LA ROSE

Je veux dans un repas charmant
Entourer ma coupe de roses;
Vénus en fait son ornement :
Au siècle des métamorphoses,
La déesse les vit écloses
Du sang vermeil de son amant.
Quand l'Amour danse avec les Graces,
La rose orne ses beaux cheveux;
La rose est le plaisir des dieux ;
Le zéphir en est amoureux
Et Flore en parfume ses traces.
On aime à cueillir ses boutons
Malgré leur épine cruelle :
Les Muses la trouvent si belle
Qu'elle est l'objet de leurs chansons.
Mais elle ira bientôt parer le noir rivage ;
O mes amis ! comme elle on nous verra finir.
Eh ! que laisserons-nous après ce court passage ?
Une ombre, un peu de cendre, un léger souvenir.

A quoi sert d'embaumer nos dépouilles mortelles,
Et sur de vains tombeaux pourquoi semer des fleurs?
C'est tandis que la vie anime encor nos cœurs
Qu'il faut nous couronner de guirlandes nouvelles.
Profitons du jour serein
Que ramène la nature;
L'impénétrable destin
A caché le lendemain
Dans la nuit la plus obscure.
Loin de nous chagrin, tourment,
Inquiétude ennemie !
La vaine philosophie
Est de voyager gaîment
Sur la route de la vie :
On n'y paroît qu'un instant ;
Je le donne à la folie,
Et je m'en irai content
Dans l'abîme où tout s'oublie.





LE RENDEZ-VOUS

Mirtile brûlé pour Glicère
Des feux d'amour
A la porte de la bergère
Disoit un jour :
O ma charmante pastourelle !
Reconnais-moi !
Permets que ton amant fidèle
Entre chez toi !

Glicère l'avoit vu paroître
Et l'entendit :
Mettant la tête à la fenêtre,
Elle lui dit :
Quand ma mère sera couchée,
Reviens ce soir ;
Maintenant, Glicère empêchée
Ne peut te voir.

Le soir vient ; le plaisir appelle
L'heureux amant ;
Il frappe au logis de la belle
Bien doucement,
Et murmure à sa tendre amie
Deux ou trois fois :
Ouvre-moi vite, je t'en prie,
Entends ma voix !

A ces mots, la jeune innocente,
Le cœur troublé,
Va d'une main impatiente,
Tourner la clé ;
Puis au berger fermant la bouche,
Lui dit tout bas :
Ma mère est là sur cette couche
Ne parle pas !

Elle avait un chapeau de rose
Un corset blanc,
La collerette à demi close,
Le sein tremblant,
Les cheveux flottans autour d'elle,
Et les pieds nus :
Dans ce désordre, elle était belle
Comme Vénus.

Je ne sais ce qu'à l'ingénue
Mirtile apprit :

Aujourd'hui quand il la salue,
    Elle rougit,
Et si l'on parle d'amourette
    Et de ses jeux,
Glicère confuse et muette,
    Baisse les yeux.





SUR UN TOMBEAU

O terre, qui couvres Thémire !
Les jeunes filles des pasteurs
Viendront, au retour du zéphire,
T'offrir les prémices des fleurs.

Jamais des fantômes terribles
N'oseront troubler ton séjour ;
Mais souvent des vierges sensibles
Y rêveront à leur amour.

Avec un son fidèle et tendre,
Le rouge-gorge, dans ton sein,
Se plaira le soir, à répandre
Des bouquets de bouquets de lys et de thim.

Quand les vents, la pluie et l'orage
Feront incliner tes cyprès,
Le voyageur, à son passage
Fixera sur toi ses regrets :

Et moi, chaque fois que l'aurore
Mouillera de pleurs ton gason,
Je veux y revenir encore
Soupirer ma triste chanson.





LE SOUVENIR

Auprès de mon amie,
Je coulois de beaux jours;
D'une si douce vie
J'ai vu finir le cours.
Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée!
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

On peut être aussi belle,
On peut autant charmer :
Mais qui peut, autant qu'elle
Qui peut jamais aimer?
Félicité passée, etc.

Souvent de cette eau pure
Nous suivions les détours:
Quand j'entends son murmure
Je songe à nos amours.
Félicité passée, etc.

Souvent j'allais l'attendre
Sous ces ormes touffus :
Elle venoit s'y rendre :
Cet heureux tems n'est plus !
Félicité passée, etc.

Voyez dans ces asyles
Nos chiffres enlacés !
Dans des jours plus tranquilles
Ma main les a tracés.
Félicité passée, etc.

Ce même air que je chante,
Que je chante en pleurant,
Avec ma jeune amante
Je l'ai chanté souvent.
Félicité passée, etc.

Combien de fois l'aurore
Fut témoin de nos jeux !
Combien de fois encore
Le soir nous vit heureux !
Félicité passée, etc.

Elle cessa de vivre,
Quand on nous sépara :
Mon cœur devoit la suivre :
Rien ne me la rendra.
Félicité passée, etc.

Lyre tendre et plaintive !
Tes airs sont superflus;
Sur l'infernale rive,
Eglé ne t'entend plus,
Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée !
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !





LA CAUTION

Doris attache à ma musette
Un ruban brodé de sa main ;
Je lis ces mots sur la rosette :
Promesse d'un amour sans fin.

J'étois enchanté de ce gage :
Ah ! m'écriai-je en le baisant,
Tu ne peux plus être volage ;
Voici qui t'enchaîne à présent !

N'y compte point trop, me dit-elle ;
Car, vois ! malgré ce beau garant
Si je voulais être infidèle,
Autant en emporte le vent !





LES REGRETS

Pourquoi ne me rendez-vous pas
Les doux instants de ma jeunesse ?
Dieux puissants ! Ramenez la course enchanteresse
De ce temps qui s'enfuit dans la nuit du trépas !
Mais quelle ambition frivole ?
Ah ! Dieux ! si mes désirs pouvaient être entendus
Rendez-moi donc aussi le plaisir qui s'envole
Et les amis que j'ai perdus !

Compagne d'Arpajon ! solitude riante
Où l'Orge fait couler son onde transparente !
Les vers que ma main à gravés
Sur tes saules chéris ne sont-ils plus encore ?
Le temps les a-t-il enlevés
Comme les jeux de mon aurore ?
O désert ! confident des plus tendres amours !
Depuis que j'ai quitté ta retraite fleurie,
Que d'orages cruels ont tourmenté mes jours !

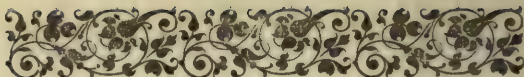
Ton ruisseau dont le bruit flattait ma rêverie,
Plus fidèle que moi, sur la même prairie,
Suit constamment le même cours :
Ton bosquet porte encore une cime touffue
Et depuis dix printemps, ma couronne a vieilli
Et dans les régions de l'éternel oubli
Ma jeune amante est descendue.

Quand irai-je revoir ce fortuné vallon
Qu'elle embellissait de ses charmes ?
Quand pourrai-je sur son gazon
Répandre mes dernières larmes ?
D'une tremblante main, j'écrirai dans ces lieux :
C'est ici que je fus heureux !
Amour, Fortune, Renommée
Tes bienfaits ne me tentent plus :
La moitié de ma vie est déjà consumée,
Et les projets que j'ai conçus
Se sont exhalés en fumée :
De ces moissons de gloire et de félicité
Qu'un trompeur avenir présentait à ma vue
Imprudent ! qu'ai-je rapporté ?
L'empreinte de ma chaîne et mon obscurité :
L'illusion est disparue ;
Je pleure maintenant ce qu'elle m'a couté ;
Je regrette ma liberté
Aux dieux de la faveur si follement vendue.
Ah ! plutôt que d'errer sur des flots inconstants
Que n'ai-je le destin du laboureur tranquille !

Dans sa cabane étroite, au déclin de ses ans,
Il repose entouré de ses nombreux enfants ;
L'un garde les troupeaux ; l'autre porte à la ville
Le lait de son étable, ou les fruits de ses champs,
        Et de son épouse qui file
        Il entend les folatres chants.

        Mais le Tems même à qui tout cède
Dans les plus doux abris n'a pu fixer mes pas !
Aussi léger que lui, l'homme est toujours, hélas !
        Mécontent de ce qu'il possède
        Et jaloux de ce qu'il n'a pas.
        Dans cette triste inquiétude,
On passe ainsi la vie à chercher le bonheur
A quoi sert de changer de lieux et d'habitude
        Quand on ne peut changer son cœur ?





EPILOGUE

On voit se courber les vergers
Sous le poids de leur opulence :
Le fruit mûr se détache et tombe en abondance,
Emporté par les vents légers :
Les grappes pleines et vermeilles,
A travers le pampre des treilles,
Découvrent l'ambre du raisin :
Déjà les villageois et leurs jeunes compagnes ;
Arrivent pour cueillir les trésors des campagnes ;
Pomone les conduit, sa corbeille à la main.
Bacchus mène avec lui l'essaim
De ses folâtres vendangeuses,
Qui célèbrent en chœurs, dans leurs chansons joyeuses,
Les amours et les dieux du vin.
On entend le pasteur chantant sous la feuillée,
Son troupeau qui mugit dans la fraîche vallée,
Le ruisseau qui frissonne, et qui flotte incertain
Au pied de la voûte émaillée
Du laurier-rose et du jasmin.

Quel charme est répandu sur le monde paisible !
C'est ici le moment de la réflexion :
C'est dans cette aimable saison
Que la mélancolie inspire un cœur sensible.
J'irai dans l'ombre des forêts,
Dans les bocages toujours frais
Qui nourrissent ma rêverie,
Dans les rochers retentissans,
Dont les échos frappent mes sens
D'une touchante mélodie :
Heureux si j'entends quelquefois
Une fontaine gémissante,
Ou la feuille sèche et bruyante
Que le vent détache des bois,
Ou le chant languissant d'un oiseau solitaire,
Qui ranime, pour me distraire,
Le soufle expirant de sa voix,
Tandis que les pinsons, les linots, les fauvettes
Qui pendant les beaux jours, ont si bien gazouillé,
Habitans désolés de ces voûtes muettes,
Se perchent en tremblant sur l'arbre dépouillé !
Le chevreuil n'est plus sous l'ombrage :
Le fond de ces berceaux commence à s'éclaircir :
Le voyageur s'arrête en jettant un soupir,
Dans les bois jonchés de feuillage.
Adieu nature ! adieu plaisir !
L'oiseau, conduit par le zéphir,
Dans des climats plus doux va porter son ramage.
Déjà les humides brouillards

Viennent annoncer la froidure;
Et le soleil, sur la verdure,
Va lancer ses derniers regards...

Ah ! du moins, le printemps doit refleurir encore :
Mais moi, soit que la nuit fasse place à l'aurore,
Soit que l'astre du jour se plonge dans les mers,
Je vous rappelle en vain, félicité passée !
Tendres illusions de mon âme abusée !
Votre vol a suivi la course des éclairs...

Pourquoi ces pleurs involontaires
Que mes yeux laissent échapper ?
Pourquoi songer à des chimères
Dont tout m'aide à me détromper ?
Regretterois-je, Amour, ton superbe esclavage,
Et voudrois-je aujourd'hui recommencer d'aimer?
Le nautonier tremblant, tout baigné du naufrage,
Sur les flots orageux est-il prêt à ramer ?
Vas ! laisse-moi, cruel ! sur l'émail de ces plaines,
Sur le rivage de ces eaux,
Je n'irai plus chanter tes plaisirs et tes peines;
Je n'irai plus dire aux échos
Le nom de la Beauté dont je portois les chaînes.
Du bonheur que j'ai vu finir
L'image dans mon cœur ne peut être effacée :
Mais cessons de l'entretenir.
Hélas ! le plus doux souvenir
Ne peut qu'affliger la pensée.

Combien de fois, dès le matin,
Je vins, sur ces gazons, rêver à l'infidelle !
Combien de fois l'aube nouvelle
M'y retrouva le lendemain !
Si quelqu'haleine bienfaisante
M'apporte l'odeur des bosquets,
Je crois respirer les bouquets
Que je cueillais pour mon amante.
Au retour du Printemps, si dans l'ombre des bois
Les rossignols se font entendre
Je pense aux douces nuits où j'écoutais leur voix,
Quand l'amour, dans ces lieux me pressoit de me rendre.
Ainsi quand le navigateur
S'éloigne d'une île enchantée,
Son œil se tourne avec douleur
Vers la rive qu'il a quittée.

Ne réveillez plus mes regrets,
Lieux charmans ! lieux témoins des jeux de mon bel âge !
Du bien qui m'est ravi ne m'offrez plus l'image !
Laissez, laissez mon cœur en paix !
Ah ! n'est-il pas temps d'être sage ?
Dans le vide affreux de mes jours,
Viens flatter ma langueur, grave mélancolie !
Près de moi, s'il se peut, remplace la folie
Et console mon cœur du départ des amours !
Tu fuis des indiscrets la foule turbulente
Et les ris insensés et les frivoles jeux :
Ce n'est que sur les bords d'une onde murmurante,

A l'ombre d'un bois ténébreux,
Que tu berces l'âme indolente
Dans un repos voluptueux.
O délicieuse tristesse,
Plus douce encor que la gaîté !
Ce monde fatigué d'une éternelle ivresse
Ignore ta félicité.
Je m'abandonne à toi, vénérable immortelle !
Ne permets qu'à la tourterelle
De troubler, par sa voix, la paix de ces déserts !
Qu'elle attendrisse ma pensée,
Quand Phébé répand dans les airs
Le demi-jour de l'élisée !...

Mais quoi ! jusqu'en tes bras le regret me poursuit !
Je me rappelle encor des songes trop aimables,
Et je porte mes yeux vers ce pays des fables
Dont l'enchantement est détruit !
Dieux ! laissez-moi du moins l'illusion champêtre !
Laissez-moi mes bergers, mes fleurs et mes ruisseaux !
Mais le charme est fini ; j'ai perdu ces tableaux :
J'ai vu de l'âge d'or l'image disparaître
Et je brise mes chalumeaux.
Aux champs comme aux cités l'homme est partout le même;
Par-tout foible, inconstant, ou crédule, ou pervers,
Esclave de son cœur, dupe de ce qu'il aime :
Son bonheur que j'ai peint n'étoit que dans mes vers.
Adieu donc pour jamais, campagnes mensongères !
Séjour peuplé d'amans, de nymphes, de bergères !

Prés, collines, vallons, où résonnoit ma voix !
Qu'ètes-vous devenus, doux plaisirs de ma vie?
N'êtes-vous plus ces lieux que j'ai vus autrefois ?
D'où vient qu'à votre aspect mon âme est moins ravie ?
N'est-ce point là cette eau qui baignoit la prairie ?
La fraîcheur et l'ombrage ont-ils fui de ces bois?
Hélas ! il m'a quitté, cet enchanteur perfide,
    Qui me trompoit si doucement !
    Il m'a quitté ce Dieu charmant,
    Qui m'offroit les jardins d'Armide,
Et le monde, à mes yeux, rendre le néant.





TABLE DES MATIÈRES



Imprimerie Lucien Volle
Privas.

A